

# Un maître oublié : le général-major Warnery

Autor(en): **Stelling-Michaud, S.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **81 (1936)**

Heft 7

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-341721>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Un maître oublié : Le général-major Warnery

Si nous lisons encore avec plaisir les Mémoires militaires d'autrefois, nous négligeons par contre ces vieux traités de stratégie et de tactique générale qui encombrent les bibliothèques. Et c'est souvent un tort, car il arrive que sous le fatras inutilisable, se dissimule un trait de génie, un jugement confirmé par l'histoire, une pensée originale et fertile qui avait passé inaperçue jadis et qui prend aujourd'hui toute sa valeur parce que l'esprit de l'homme et les combinaisons des choses restent, malgré tout, limitées. Certes, le rapide développement des armements a bouleversé les bases de l'art militaire et la caducité des principes est liée à celle des formes. Il ne s'ensuit nullement que nous devions ignorer les procédés de combat des siècles passés pour mieux posséder les nôtres. Ne nous y trompons pas : c'est un appareil extérieur, quelque chose de périssable qui nous en sépare. Mais dès que nous percevons, dans les vieilles formations ou les vieilles méthodes, l'esprit, la volonté qui anime cette mécanique surannée, dès que nous voyons apparaître l'homme avec ses moyens et sa fantaisie, ses instincts et ses réactions, la communion s'établit aussitôt à travers les âges. Nous acquérons ainsi un sens juste des proportions. Et notre modestie s'accroît à la pensée que nos inventions rejoindront un jour les créations éphémères du passé et que seul en subsistera le plus ou moins de génie que nous aurons mis à nous en servir.

Ces réflexions me sont venues à la lecture des ouvrages de Charles-Emmanuel Warnery, de Morges, qui mourut il y a 150 ans dans son domaine en Silésie, après avoir

servi cinq monarques, parcouru l'Europe, lu tous les auteurs militaires anciens et modernes, connu les meilleurs généraux de son temps, condensé son expérience et son savoir en une dizaine de volumes qui lui valurent le renom de redoutable théoricien de la tactique fédéricienne. Cette réputation ne lui survécut guère, bien que Scharnhorst, à la veille de la tourmente révolutionnaire, eût jugé bon de donner une édition allemande des œuvres du Vaudois<sup>1</sup>. Jomini, qui connut à l'époque napoléonienne une gloire semblable à celle de Warnery, étudia la pensée de son compatriote et la développa dans son *Traité de la grande tactique*. Depuis lors, le souvenir de Warnery s'est cristallisé dans des notices biographiques<sup>2</sup>.

Né à Morges en 1720, d'une ancienne famille de notables apparentée à la haute bourgeoisie de Berne, mais exclu des charges importantes de l'Etat à cause de sa vassalité, le jeune ambitieux se trouva dans la pénible situation dont tous ses compatriotes avaient souffert avant lui et dont il conserva jusqu'au bout l'inguérissable blessure. Il en a fait l'aveu lui-même dans une page prophétique publiée vingt ans avant la chute de l'ancienne Confédération et de la libération du pays de Vaud.

Un Suisse qui a du goût pour le service militaire et veut s'y pousser, doit chercher à le faire hors de sa patrie, en quoi il est plus excusable qu'un homme d'un autre pays qui, pouvant servir un souverain, préfère d'en servir un autre. Dans la Suisse, notamment dans le pays de Vaud, il n'y a aucune ressource pour les gens de condition, les Bernois les ayant exclus de toutes les charges un peu avantageuses où il pourroient aspirer. Aussi un homme du pays de Vaud qui n'a pas de bien est-il obligé d'aller chercher fortune ailleurs et de s'expatrier. De plus, il est de l'intérêt des Suisses que leurs sujets naturellement enclins aux armes de-

<sup>1</sup> *General Warnery's sämtliche Werke, herausgeg. von Scharnhorst*, Hannover, 8 Bde., 1785-1791. Les éditions françaises sont rares et on ne les trouve au complet dans aucune de nos bibliothèques. Celle de Morges est la mieux fournie.

<sup>2</sup> P. de Vallière, *Honneur et Fidélité*, p. 421, lui a consacré quelques lignes et a reproduit le beau portrait conservé à la bibliothèque de Morges. L'on trouvera la notice la plus complète dans le *Dict. biogr.* de A. de Montet, t. II, p. 637-8.

meurent dans ces dispositions et aillent s'instruire ailleurs dans un art qui n'est plus exercé chez eux. Ces maximes seraient nobles, mais la suite a fait voir<sup>1</sup> que le vil intérêt de quelques particuliers est la vraie raison qui les engage de permettre aux puissances étrangères de lever des régiments dans leur pays, puisque l'indigne trafic qu'ils font avec les charges auxquelles tout Suisse ne peut parvenir, empêche un homme à talent de les déployer et même lui ôte toute envie de se distinguer. Ce vil intérêt des Bernois les éloigne absolument du vrai intérêt de leur Etat, de façon que s'ils avaient la guerre, leurs sujets du pays de Vaud n'auraient aucun motif de combattre pour eux ; il serait même facile de les en détacher en leur promettant d'ériger un quatorzième canton en leur faveur. Je suis fâché de n'avoir pu m'empêcher de faire ces observations et je suis très certain qu'il y a dans Berne beaucoup d'honnêtes gens qui pensent comme moi, j'ai même l'honneur d'être allié aux premières familles de cet Etat et je souhaite que ceux qui liront cet ouvrage ouvrent les yeux et reconnaissent que leurs maximes politiques ne sont point celles des Romains qu'ils prétendent pourtant imiter, qu'elles pourront un jour leur être fatales et sont une tache à leur réputation<sup>1</sup>.

Aucun Vaudois de l'ancien régime n'a osé tenir un langage d'une pareille franchise. Seul un exilé volontaire comme Warnery, qui avait emporté sa liberté avec soi, pouvait parler de la sorte<sup>2</sup>.

Warnery est le dernier représentant de cette lignée d'officiers vaudois au service de l'étranger que la politique antiprotestante de Louis XIV avait engagés à faire carrière chez les ennemis de la France, particulièrement en Hollande, en Autriche et en Prusse. Ils avaient presque tous gagné leurs grades sous le prince Eugène qui, lui-même victime de l'absolutisme bourbonien, s'était montré, tout au long de sa glorieuse carrière, leur plus sûr ami. Frédéric II, dont il avait, à son déclin, deviné le futur génie, allait devenir le nouveau centre de ralliement de nombreux

<sup>1</sup> *Commentaires sur les commentaires du comte de Turpin sur Montecuculi*, San-Marino (Breslau), 1778, t. II, p. 401-2.

<sup>2</sup> Warnery poussa plus loin encore la clairvoyance en affirmant que la richesse de Leurs Excellences, l'impréparation militaire du peuple et l'absence de fortifications causeraient un jour leur ruine et qu'une armée étrangère franchirait les frontières du canton pour venir s'emparer du grand trésor de Berne. (*Op. cit.*, t. II, p. 174-77.)

Suisses et Vaudois de valeur qui se sentaient à l'étroit dans leurs frontières <sup>1</sup>.

L'auteur des *Campagnes de Frédéric II* n'entra pas d'emblée au service de Prusse. A l'âge de 13 ans, il fut reçu comme volontaire dans un régiment commandé par un sien parent en Italie où il demeura deux ans. Puis il vint en passer deux autres à Genève pour s'y instruire. Tout l'homme est déjà dans ce trait : il voulait asseoir sa future expérience militaire sur une forte culture générale. Ayant acquis de bonnes connaissances d'allemand et de latin, il se rendit à Vienne où le général-major bernois Lentulus, le père du célèbre favori de Frédéric II, lui obtint un brevet de lieutenant dans le régiment de Seckendorf avec lequel il fit les campagnes de 1737 et 1738 contre les Turcs. Après la conclusion de la paix, par obligation ou par besoin de changement, Warnery entra dans l'armée russe en qualité de capitaine et, trois ans plus tard, avec le même grade, dans celle de Prusse. Brillant chef d'escadron de hussards, il fit preuve, dans de nombreux combats, d'audace, d'à-propos et de bon sens tactique, ce qui lui permit de monter rapidement en grade et d'obtenir le brevet de colonel à l'âge de 33 ans. Il jouissait alors de la confiance du roi ; Seydlitz et Ziethen paraissent avoir estimé hautement ses qualités ; Winterfeld lui confia maint secret d'état-major qu'il rapportera plus tard dans ses livres. Le Vaudois prit part aux deux premières années de la guerre de Sept ans à la tête de ses hussards. L'honneur de tirer le premier coup de pistolet de la campagne lui revint et le rendit populaire <sup>2</sup>. Rompu aux coups de main, il prit d'assaut la forteresse de Stolpen avec une poignée d'hommes, combina mainte action ingénieuse et décida, par son intervention, de la victoire de Prague (6 mai 1757).

<sup>1</sup> Citons les Vaudois Alexandre de Catt, de Morges, qui devint lecteur du roi, puis secrétaire des commandements et membre de l'Académie de Berlin ; le général-major Gabriel Monod, de Froideville, qui fut tué à la bataille de Zorndorf, et le général-major Jean-Franç.-Louis Rossier, de Vevey.

<sup>2</sup> Zimmermann. *Fragmente über Friedrich den Grossen*. Leipzig, 1790, I, p. 95.

S'étant créé des ennemis et des jaloux par sa franchise un peu trop impétueuse, il prit prétexte de son transfert dans l'infanterie pour offrir sa démission. Retiré dans son domaine, il réfléchit sur l'art militaire, étudia les procédés de combat des Anciens et des différentes nations modernes, prit de nombreuses notes au fil de ses lectures et rédigea ses souvenirs sur la guerre de Sept ans, son meilleur ouvrage, paru après sa mort. C'est sans doute pour augmenter ses revenus qu'il reprit du service en 1766 comme quartier-maître général, puis général-major et aide-de-camp du roi de Pologne. Il vécut un certain temps à Varsovie, se fit naturaliser Polonais, eut des succès dans la haute noblesse et consacra ses loisirs à la publication de ses ouvrages. Retiré dès 1782, il vécut encore quatre années dans son domaine de Langenhof où il mourut, âgé de 66 ans, sans avoir revu son pays natal.

Il est difficile de se faire une idée de son caractère à la fois impulsif et volontaire. Certains traits montrent qu'il n'était pas exempt de fausse modestie et qu'il avait des rancunes tenaces. Il y a de l'amertume dans ses boutades et le ton personnel de ses ouvrages trahit une constante fermentation intérieure. Son intelligence fut remarquablement lucide et sa tournure d'esprit avant tout critique. C'est sans doute ce besoin de passer sa pensée au crible, de la dépouiller de tout préjugé national, religieux, politique (« ne pas se laisser entraîner par les préjugés, même les plus généralement reçus »), qui le poussa, dans sa solitude, à prendre ses livres comme interlocuteurs et à les confronter avec sa propre expérience, car il n'était pas un méditatif qui concentre ses réflexions sur un objet. De même que sur le champ de bataille il avait besoin d'un adversaire pour essayer son arme, ainsi lui fallait-il un partenaire pour stimuler son esprit et pour éprouver la valeur de son propre savoir.

Il faut critiquer les livres du métier, disait-il, c'est le moyen d'acquérir des connaissances, de discerner le bon du mauvais, les bons principes des faux, de connaître les idées des gens qui

étudient l'art et réfléchissent dessus. La controverse, détestable en fait de religion, est absolument nécessaire parmi les gens de guerre qui doivent aussi souvent parler entre eux de leur métier que les théologiens doivent éviter de parler du leur<sup>1</sup>.

Warnery nous a donné lui-même l'exemple de l'utilité des considérations inactuelles pour exercer l'esprit critique en étudiant les *Commentaires de la guerre des Gaules*, de César, dont il fut un des premiers, avec Voltaire, à combattre l'authenticité. Il avait étudié la question sur place lors de son séjour à Genève et comparé le terrain au récit du premier livre. Par la suite, Warnery fit l'examen critique de tout l'ouvrage. Il ne nous appartient pas de prendre parti dans ce débat qui, depuis lors, a fait couler beaucoup d'encre dans le monde savant. Nous tenons seulement à rendre à l'auteur des *Remarques sur César* la place, méconnue par les modernes, qui lui revient dans cette affaire où il fait figure de précurseur<sup>2</sup>. Son idée est que « l'Évangile des gens de guerre soi-disant érudits » n'est qu'« une espèce de panégyrique fait par un homme du parti de César qui a puisé ses matières dans quelques nouvelles publiques ou qu'un poème en prose écrit avec beaucoup d'élégance »<sup>3</sup>. Nous savons aujourd'hui que sur bien des points, Warnery s'est trompé et qu'il s'est laissé entraîner par sa thèse à une démolition systématique à laquelle personne ne pourrait souscrire aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, les aperçus hardis, les idées neuves, les digressions et les suggestions fourmillent, parfois au détriment de l'exactitude, dans cet ouvrage écrit, comme toute l'œuvre de Warnery, au courant d'une plume entraînée par la verve d'une imagination fertile. Le jeune critique s'était également rendu à Martigny pour étudier sur place la campagne du légat Servius Sulpicius Galba envoyé dans le Valais par César, en automne 57, pour soumettre ce

<sup>1</sup> *Remarques sur César et autres auteurs militaires anciens et modernes*. Varsovie, 1782.

<sup>2</sup> L'historien G. Ferrero, *Grandeur et décadence de Rome*, t. II, se classe parmi les adversaires de César alors que C. Jullian, *Hist. de la Gaule*, t. III, est pour la véracité du récit.

<sup>3</sup> *Remarques sur César*, p. 12-13.

pays avec la 12<sup>e</sup> légion et un corps de cavalerie. On sait comment cette tentative d'ouvrir la communication avec l'Italie par le Saint-Bernard échoua grâce aux attaques répétées des Véragres et des Sédunois dont les armes à jet et les pierres lancées de la hauteur sur le camp y rendirent un séjour prolongé impossible aux Romains. Assis au pied de la tour de la Bâtiaz, Warnery reconstitua les événements et comprit alors l'importance de la guerre en montagne. « Ce pays raboteux, pierreux, où chaque passage est un coupe-gorge » lui paraissait extrêmement favorable à la défense.

Encore à présent, si une armée réglée ou pesante entrait dans leurs montagnes et se fourrait dans ces gorges, je conseillerais aux Valaisans de la recevoir de la même façon ; je pense qu'ils se retirèrent sans perte sur leur colline quand ils virent la légion venir à eux dans l'ordre serré et uni ; en quoi ils ne se comportèrent pas en barbares, mais en gens qui se connaissent <sup>1</sup>.

La défense des Tyroliens contre les Franco-Bavarois, en 1703, a dû ressembler, selon lui, à celle des Valaisans de l'an 57. Mais

cette espèce de guerre, remarque-t-il justement, demande un génie particulier, surtout des officiers ; elle demande de l'expérience et une exacte connaissance du pays.

L'attention de Warnery a été retenue aussi par un autre exemple de guerre défensive où un nombre restreint de troupes, par le harcèlement et la surprise, la familiarité des lieux et la complicité des habitants, a tenu en échec un ennemi de beaucoup supérieur : la guerre des Cévennes de 1702 à 1704 et les expéditions de Feuquières contre les Vaudois du Piémont.

Quand ce général marchait à eux, ils se retiraient dans des endroits à lui inaccessibles, il en attrapait quelques-uns des plus lents à se sauver, puis il croyait les avoir défaits. Mais à peine reprenait-il le chemin de Pignerol, qu'ils l'accompagnaient, en faisant les honneurs de leurs montagnes et tuaient tout sans miséricorde <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Remarques sur César*, p. 160.

<sup>2</sup> *Id.*, p. 120.

Un réfugié Vaudois rencontré à Genève avait raconté ces combats à Warnery. Plus tard, il connut à Vienne un ancien camarade de Jean Cavalier, nommé Rocalaur, et il regretta par la suite de n'avoir pas noté « les choses très surprenantes » qu'il en apprit sur la révolte des Camisards<sup>1</sup>.

Dès qu'il fut au service de Frédéric II, mais surtout pendant la guerre de Sept ans, Warnery put se convaincre de l'importance de la manœuvre rapide et de l'agression dans la guerre défensive.

Partout faible, devant des ennemis aguerris et braves (Saxons, Français, Autrichiens, Russes) qui lui étaient trois fois supérieurs et l'entouraient de tous les côtés, par conséquent réduit à une défensive générale, le roi de Prusse ne laissait pas d'être toujours l'agresseur et d'obliger ses redoutables ennemis à chercher des positions qui les gênaient, tandis que lui-même, libre de ses mouvements, les tournait, tracassait continuellement, cherchant une occasion favorable de leur porter une botte<sup>2</sup>.

Warnery se montra d'abord un brillant exécutant avant de devenir le théoricien de ces principes. Mais il ne se borna pas seulement, dans sa recherche de la mobilité du combat, à préconiser la formation de troupes légères, à pied et à cheval, et un plus grand « morcelage » des unités. Dès l'année 1745, il avait eu l'idée de créer des bataillons francs pour augmenter la puissance défensive du roi. Au printemps 1757, Frédéric l'autorisa effectivement à former de tels corps composés de volontaires et entraînés spécialement à la guerre de chasse (Warnery leur apprenait même à fuir au moment opportun). Il caractérise bien leur méthode en disant qu'ils doivent agir « à la pandoure »<sup>3</sup>. Au bout de trois mois d'instruction, ces bataillons francs étaient en état « d'entreprendre les coups les plus hardis »<sup>4</sup>. Malheureusement, les généraux ne les ménagèrent pas, de sorte qu'à la fin de la guerre, de l'aveu même de Warnery, « ils avaient un peu dégénéré ».

<sup>1</sup> *Remarques...*, p. 122.

<sup>2</sup> *Id.*, p. 117.

<sup>3</sup> *Id.*, p. 235.

<sup>4</sup> *Id.*, p. 125-6.

Il n'est guère un domaine de l'art militaire où il n'ait formulé des idées originales. Sa conception du service était très élevée et sa voix prenait, pour exalter la dignité du métier des armes, un accent qu'aucun écrivain militaire n'avait eu jusqu'alors et qui annonçait un nouvel esprit. Warnery marque la transition de l'âge du soudard à l'ère napoléonienne que Goethe appelait celle du soldat cultivé. Cette nouvelle conception de l'armée, qu'un Scharnhorst incarnera et définira si noblement, doit beaucoup à l'auteur des *Campagnes de Frédéric II*. Warnery méprisait plus que toute autre chose les infractions à l'honneur. Il quitta l'armée prussienne en grande partie parce qu'« une méfiance les uns des autres et un air rampant » s'y étaient introduits et que sa fierté naturelle ne pouvait s'en accommoder. Mais il conserva jusqu'au bout son admiration pour le soldat allemand, surtout le prussien et le saxon, qui lui semblaient supérieurs à ceux des autres nations <sup>1</sup>. Ses idées sur l'instruction sont très avancées pour l'époque et méritent de retenir notre attention. Le drill exagéré et la trop grande mécanisation du soldat, cet écueil de l'armée prussienne, excite sa verve et il raconte avoir vu, dans un régiment catholique, exercer durant plusieurs heures la prière par mouvements où les hommes se découvraient, se signaient et tombaient à genoux en cadence et sur commandement <sup>2</sup>. Warnery était en perpétuelle réaction contre la tyrannie de la routine et du formalisme. Par sa compréhension humaine des besoins du soldat, il nous est également très proche. Tout effort devait, selon lui, être récompensé par des allègements ou des permissions. Il recommandait particulièrement de faire régner la bonne humeur dans la troupe.

Une heure de bon temps fait oublier au soldat un mois de misère et de souffrances <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *Commentaires...*, t. I, p. 30-32.

<sup>2</sup> *Remarques...*, p. 252-3.

<sup>3</sup> *Commentaires...*, t. II, p. 34.

Il est très remarquable de voir à quel point Warnery avait le sens de la valeur du tir.

Un soldat qui a journallement son fusil en main, ne pourrait-il pas apprendre à s'en servir comme un chasseur qui est presque sûr de son coup ?

se demande-t-il. Une bonne position et ce que nous appelions aujourd'hui l'entraînement au stand ne suffisent pas à former un bon tireur<sup>1</sup>. Il citait les Albanais comme les meilleurs tireurs de l'époque.

Si nos soldats tiraient aussi juste que les Albanais, leur feu serait plus meurtrier que le combat le plus opiniâtre à l'arme blanche... Car dans la chaleur du feu, on semble plutôt vouloir faire beaucoup de bruit que tirer, ce qui pourrait bien être la faute des officiers<sup>2</sup>.

Warnery avait compris que les perfectionnements techniques apportés au fusil au temps de Frédéric II allaient donner au tir, dans le combat d'infanterie, une importance primordiale au détriment de l'arme blanche. Il en prévoyait aussi certaines conséquences tactiques :

Aujourd'hui que le choc de l'infanterie n'existe plus et ne peut guère exister, cette arme (l'infanterie) ne peut avoir le dessus sur l'ennemi et le faire plier qu'en lui tuant beaucoup de monde à coups de feu et en prenant sur lui d'autres avantages que fourniront la capacité, la présence d'esprit et le coup d'œil du général ; aussi je ris quand j'entends nos auteurs qui veulent se distinguer par leur mépris pour les armes à feu, nous prêcher que le vrai moyen de vaincre, c'est de marcher à l'ennemi tête baissée, sans tirer<sup>3</sup>.

Il y aurait encore beaucoup à glaner dans l'œuvre de Warnery, et un officier d'aujourd'hui pourrait faire son profit de maint conseil pénétrant de ce vieux maître. Il recommandait par exemple aux officiers de son temps de voyager pour augmenter leurs connaissances et se former le jugement. Les stages dans les armées étrangères lui paraissaient la meilleure chose du monde, etc., etc. Disons,

<sup>1</sup> *Remarques...*, p. 232.

<sup>2</sup> *Id.*, p. 233.

<sup>3</sup> *Id.*, p. 267-8.

en passant qu'il n'était nullement partisan du service mercenaire qui, selon lui, corrompait la Suisse et avait en outre, à cause des transgressions, de grands désavantages tactiques pour les souverains qui levaient de telles troupes <sup>1</sup>.

Terminons ce bref aperçu de la vie et de la pensée de Warnery par quelques mots sur son style. Tel l'homme, il est parfois dur et heurté, mais toujours rapide et concis. Un style parlé. Selon l'humeur du moment et la température de l'esprit, le langage de Warnery peut aller de l'austérité roide à la goguenardise la plus joviale ; il est personnel en diable et jamais ennuyeux. L'auteur des *Campagnes* s'est le mieux défini lui-même : « J'écris plus en militaire qu'en académicien ; mais on peut être sûr que je n'écris que la vérité. » <sup>2</sup>

1<sup>er</sup> lieut. S. STELLING-MICHAUD.

<sup>1</sup> *Commentaires...*, t. II, p. 397.

<sup>2</sup> *Campagnes de Frédéric II*, Intr., p. 5.

---